

Études littéraires africaines

BISANSWA (Justin K.), *Pour Ahmadou Kourouma : (en)jeux et ambivalence de la fiction*. Paris : Honoré Champion, 2017, 234 p. – ISBN 978-2-7453-3167-0

Daniel Delas



Number 48, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1068448ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1068448ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delas, D. (2019). Review of [BISANSWA (Justin K.), *Pour Ahmadou Kourouma : (en)jeux et ambivalence de la fiction*. Paris : Honoré Champion, 2017, 234 p. – ISBN 978-2-7453-3167-0]. *Études littéraires africaines*, (48), 231–233.
<https://doi.org/10.7202/1068448ar>

échelles nationales et locales. Le second chapitre montre de quelle manière la figure permet de penser la crise coloniale et décoloniale. Toujours défaits, les héros servent de supports à une interrogation sur la complexité de l'époque, en mettant en œuvre un « travail épique » permettant de représenter l'ensemble des valeurs et des choix possibles qui s'offrent à une collectivité. Une confrontation finale des trois figures du corpus avec d'autres « héros ratés », n'ayant pas ou peu suscité de réécritures et demeurant donc au second plan, permet de réaffirmer la spécificité de Nehanda, Samori et Sarraounia ainsi que l'apparement de ces figures qui se caractérisent par leur plasticité et leur capacité à fédérer par la fascination qu'elles exercent.

On ne peut que recommander fortement la lecture de cet ouvrage dense et passionnant. La fermeté de l'argumentation, qui cherche à souligner les tensions et les contradictions qui caractérisent les ensembles discursifs suscités par Nehanda, Samori et Sarraounia, est servie par une riche réflexion théorique et une grande précision dans les analyses de détail. Celles-ci font la force d'un travail inspirant qui fournit une méthodologie et des outils précieux pour l'étude des figures héroïques.

■ Marine CELLIER

BISANSWA (JUSTIN K.), *POUR AHMADOU KOUROUMA : (EN)JEUX ET AMBIVALENCE DE LA FICTION*. PARIS : HONORÉ CHAMPION, 2017, 234 p. – ISBN 978-2-7453-3167-0.

À l'orée de cet essai consacré à un écrivain culte de la littérature africaine, Justin Bisanswa annonce, dans une présentation d'une vingtaine de pages, les bases de son approche critique. S'appuyant sur une très bonne connaissance de l'œuvre de Kourouma, il développe l'ampleur d'un projet qui recourt de manière insistante au concept d'ambivalence. S'agit-il pourtant vraiment d'un concept ? Peut-être, mais il est assurément dénué de valeur opératoire puisque fondé sur le flou ou la contradiction. Or, pour assurer la clarté et la vigueur de toute analyse, il importe de disposer de couples conceptuels dont la valeur soit attestée, à la fois théoriquement et pratiquement : j'entends par là des couples conceptuels avérés : énoncé / énonciation, sujet de l'écriture / individu dans l'histoire, fiction / non-fiction, style / rythme. La notion d'ambivalence, par sa nature même, n'a rien d'opératoire : il en résulte un flottement des formulations générales de l'orientation de ce travail, ce qui autorise, voire

favorise nécessairement des tournures énigmatiques du genre de celle-ci : « Ma lecture de Kourouma voudrait donc dégager le caractère métatextuel et réflexif de l'œuvre dans un contexte avant-gardiste qui accorde la primauté à l'écriture conçue non pas comme un énoncé mais comme une énonciation. Dans cette perspective l'énoncé est considéré comme un acte de parole qui désavoue, du moins en représentation son inscription dans l'histoire pour se révéler dans sa pure profération » (p. 14). Justin Bisanswa ne réussit pas à nous faire comprendre la position qu'il adopte entre un sociologisme « réaliste » inspiré de Bourdieu et une affirmation de la non-référentialité du texte littéraire. De sorte que tout se passe comme si les penseurs de la littérature qu'il cite n'étaient que des amis bienveillants l'accompagnant de leur sympathie sans intervenir.

Après cette présentation, l'ouvrage se déploie en deux parties bien informées l'une et l'autre et assurément instructives : la première est consacrée aux méandres de la narration (le terme « méandres » étant plutôt dépréciatif), la seconde à la dialectique de l'ambivalence. La première partie s'attache d'abord au « désarroi social des personnages », tandis que la seconde débute par un chapitre intitulé « L'individualité des personnages secondaires ». Là encore, comment interpréter ce plan ? Veut-il dire que les grands personnages portent seuls le poids de l'ambivalence, tandis que les personnages secondaires (Salimata par exemple) témoignent du social sans ambiguïté ?

La seconde partie voit surtout le retour de Justin Bisanswa sur son terrain de prédilection : l'ambivalence kouroumienne. Elle poursuit la logique de la précédente, en entreprenant de démontrer que l'histoire « bégaie », à tout le moins l'histoire africaine selon Kourouma. Là encore, on se demandera ce que veut dire cette formule. Que Kourouma historien est ambivalent ? Que l'Afrique est ambivalente ? Que son histoire est marquée par une irréductible ambivalence ? Que l'ambivalence est une dualité irréductible de l'homme ? Difficile d'en savoir plus.

La conclusion générale ne revient pas sur la notion d'ambivalence mais s'attache plutôt à dresser le portrait d'un Kourouma hanté par un sentiment de manque : « Le sentiment de manque par exigence d'espoir devient sentiment de manque par impossible espoir. Le vide de l'âme n'appelle plus l'accomplissement d'actes valeureux mais il se mue en un vide plus atroce, celui d'être chaque jour plus vidé de soi-même, de passer au second plan, parce que tout élan conquérant est désormais irréalisable » (p. 209). Dramatisation qui choquera bien des lecteurs de Kourouma, sensibles au contraire à

l'humour et à la force vitale qui marque son écriture. C'est elle que Jean-Michel Djian célèbre en ces termes à la fin de sa biographie (Seuil, 2010, p. 178) : « Qui d'autre a célébré avec autant de causticité l'Afrique authentique en charcutant à ce point sa chair et ses entrailles ? Qui a eu cette audace de forger une langue aussi acérée pour parvenir à ses fins ? Qui d'autre, enfin, a pu dresser le réquisitoire pathétique de la bêtise humaine ? Personne ». C'est donc là un essai original qui prend à rebours la représentation courante de l'écrivain ivoirien.

■ Daniel DELAS

CASSIAU-HAURIE (CHRISTOPHE), *HISTOIRE DE LA BANDE DESSINÉE AU CAMEROUN*. PRÉFACE DE RAPHAËL THIERRY. PARIS : L'HARMATTAN, 2016, 234 P. – ISBN 987-2-343-08333-9.

Conservateur des bibliothèques, auteur de livres pour la jeunesse et journaliste, Christophe Cassiau-Haurie compte à son actif six ouvrages critiques ou historiques consacrés à la bande dessinée en Afrique. Il convient de rappeler cette bibliographie pour mieux donner à voir l'ampleur de sa contribution à la promotion d'un neuvième art souvent ignoré des spécialistes de littératures africaines. Ses publications antérieures comprennent notamment deux essais : *Îles en bulle : la bande dessinée dans l'océan Indien* (éditions Centre du Monde, 2009) et *Histoire de la bande dessinée congolaise* (L'Harmattan, 2010 ; voir *ELA*, n°40, p. 270) ; un catalogue d'exposition : *Cinquante années de bande dessinée en Afrique francophone* (avec Christophe Meunier, L'Harmattan, 2010) ; un recueil d'entretiens : *Comment peut-on faire de la BD en Afrique ?* (*Africultures*, n°84, 2011) ; un répertoire analytique : *Quand la BD d'Afrique s'invite en Europe* (L'Harmattan, 2012) et un *Dictionnaire de la bande dessinée d'Afrique francophone* (*Africultures*, n°94-95, 2013). À cet ensemble imposant, on ajoutera une somme d'environ cent cinquante articles publiés.

La préface de Raphaël Thierry, animateur du portail EditAfrica consacré à l'actualité du livre et de l'édition en Afrique, associée à l'introduction que signe Christophe Cassiau-Haurie lui-même, dressent un panorama du milieu des bédéistes et de l'organisation des structures éditoriales, en somme peu développées. Pourtant, au Cameroun, la bande dessinée a déjà près de soixante années d'existence : ses débuts remontent à 1915 et à la première publication du *Karonga Kronikal*, magazine humoristique destiné au divertissement